



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

## Universitätsbibliothek Paderborn

### **Histoire Secrète De La Cour De Berlin, Ou Correspondance D'Un Voyageur François, Depuis le 5 Juillet 1786 jusqu'au 19 Janvier 1787**

Ouvrage Posthume

**Mirabeau, Honoré-Gabriel de Riquetti de**

**[S.l.], 1789**

Lettre V. 19 juillet 1786.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-52677](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-52677)

Cette déclaration qu'on adoucira par toutes les formules diplomatiques qu'il est si aisé de trouver, me paroîtroit suffisante en ce moment, surtout si elle étoit concertée avec la Cour de Berlin, pour amortir du moins les projets usurpateurs de la Russie sur la Courlande. Quoiqu'il en soit, ce petit pays, trop peu connu, réclame aussi bien que la Pologne & le Corps Germanique, l'attention sérieuse du Roi de France, qui ne me paroît pas avoir en général d'autre intérêt dans le continent, que celui de maintenir la paix & la sûreté des possessions réciproques.

---

LETTRE V.

19 juillet 1786.

LE Duc m'accorda hier au matin, avant mon départ, environ trois heures d'audience, ou plutôt m'indiqua lui-même une conférence, sous le prétexte de me remettre des lettres pour Berlin, dont en effet il m'a chargé. Nous reprâmes des affaires générales & de la situation particulière de la Prusse; des doutes qu'il prétend que l'on ne peut pas ne point avoir sur nos intentions & notre système; (Comment lui répondre qu'il est tel désordre de finances avec lequel il est impossible d'avoir un système? de la terreur tous les jours mieux fondée que doit inspirer l'Empereur, qui fait mal le bien, mais qui fait assez de bien pour se donner une grande puissance, dont il a une superbe base, très-désproportionnée à toute autre, la France exceptée; de l'impossibilité de lui trouver un autre contrepois que la sagesse du Cabinet de Versailles; du peu d'espoir que le nouveau régime de la Prusse soit

imposant ; des différentes inflexions qu'alloient prendre les divers partis qui y fermentoient ; de la verve militaire & des fumées ambitieuses qui s'emparoit du Duc de Weymar, lequel aspiroit à entrer au service de Prusse & à brouiller les cartes ; de la nécessité pour nous & pour les autres que le Cabinet de Versailles envoie à Berlin un homme de mérite, pour en imposer, pour donner des conseils, pour surveiller les intrigans & les incendiaires &c. &c. &c. Enfin, questionnant mon opinion avec l'air de craindre que je ne regardasse comme une absurdité ce qu'il alloit <sup>me</sup> dire, il m'a demandé si je traiterois donc de chimere impraticable le projet d'une alliance entre la France, l'Angleterre & la Prusse, dont le but solennellement avoué seroit de garantir en Europe, à chacun, ses possessions respectives, mesure noble, & digne des deux premières puissances, qui ordonneroit à toutes les autres une paix fondée sur l'intérêt évident & combiné des deux rivales, & dont la plus grande difficulté peut-être, est qu'on n'ose pas tenter de l'exécuter. Cette idée, qui me roule depuis sept ans dans la tête, est trop grande pour n'être pas séduisante : elle immortalisera infailliblement le Souverain qui la réalisera, & le Ministre qui saura le seconder ; elle changera la face de l'Europe, & totalement à notre avantage ; car, encore une fois, les traités de commerce les plus avantageux aux Anglois, ne feront pas qu'ils soient alors autre chose que nos voituriers & nos plus utiles agens. Le Duc m'a permis d'être en correspondance avec lui ; il me l'a même demandé, & je me suis mis auprès de lui à peu près dans la mesure que je désirois.

Premier P. S. *J'arrive, & je n'aurai peut-être*

pas de détails aujourd'hui ; au reste, l'hydropisie est dans l'estomac, & même dans la poitrine ; il le fait depuis jeudi ; il a pris cette nouvelle avec beaucoup de magnanimité , disent les uns ; il a très-mal traité le médecin trop sincère , porte une autre version ; il pourroit trainer , s'il vouloit se ménager , & même, dit le Docteur Baylies , plus d'une année ; mais je doute qu'il renonce jamais aux pâtés d'anguille. M. de Hertzberg est depuis huit jours à Sans-Souci ; il n'y avoit jamais été appelé ! Deux jours auparavant celui où le Roi lui a fait cette espee d'amende honorable , si pourtant c'est autre chose que le besoin de soulager la poitrine de ses interlocuteurs , & de recruter la conversation, le prince de Prusse avoit dîné chez lui dans sa terre , & passé un après-dîné presque entier avec lui & le prince de Dessau ; cela déjoue beaucoup les partis très-animés contre cet estimable ministre , auquel notre légation a toujours marqué , ce me semble , trop peu de confiance & de considération.

2. P. S. J'apprends par une source que je crois sûre & profonde, & qui est indépendante du Cabinet de Berlin ; que l'Empereur vient de faire les dispositions les plus menaçantes vers la partie de la Moldavie & de la Valachie qui lui convient ; qu'on s'attend qu'il se portera lui-même très-incessamment vers ces frontieres, & qu'on ne peut expliquer de tels mouvemens que par le projet de faire jouer à ces contrées le rôle de la Crimée. Cette nouvelle , combinée avec l'ultimatum que la Russie a présenté à la Porte, me paroît souverainement importante. Je ne connois pas les intentions précises de la cour de France ; mais si l'agrandissement indéfini de l'Empereur, & sur-tout l'exécution du système oriental , doivent lui devenir aussi redoutables que je le pense , je supplie que l'on délibere s'il peut être de la dignité du Roi de laisser recommencer le drame de la Pologne ; de l'intérêt de  
l'état

*l'état de perdre le commerce du levant ; d'une sage politique de temporiser lorsqu'on allume la meche. Pour moi je ne saurois mettre en doute que notre inaction ne fût en pareil cas d'autant plus gratuite , qu'assurément l'Empereur ne nous bravera pas , & d'autant plus fatale , que nous sommes précisément les seuls qui ayions tout à la fois la force & l'intérêt de l'empêcher. L'Angleterre ne s'en embarrasse guere , la Prusse n'y peut rien sans nous.*

---

LET T R E V I.

21 Juillet 1786.

.....

Il m'arrive quelque chose d'assez bizarre. Je viens de chez le Ministre de France , qui m'a fait dire qu'il ne pouvoit avoir l'honneur de me recevoir , parce qu'il avoit affaire. Il faut, pour sentir toute la portée de ce procédé , savoir qu'il a paru ces jours-ci , dans la gazette de Hambourg, un article, disant en toutes lettres, que j'ai eu ordre de quitter la France. Vous concevez en outre, qu'en général, le Ministre de France montre un très-grand empressement à voir les François arrivans. Mais les circonstances combinées font , que ce qui ne seroit qu'une impolitesse assez grave en toute autre occurrence, est une affectation fort embarrassante en ce moment. Je n'ai que faire de vous dire, je crois , que je suis fort au-dessus du *punctilio* ; mais ceci n'en est pas un. La prépondérance naturelle de la France est telle, que la considération d'un François ne peut absolument point être indépendante de l'accueil que lui fait son Ministre ; à plus forte raison quand ce François est envié , jaloué , surveillé , quand on ne cherche que des prétextes pour le ren-